

# Les représentations du monde L'homme et l'animal à l'Âge classique : une frontière perméable ?

## La querelle de « l'âme des bêtes »

CORPUS PHILOSOPHIE 1/7

### DESCARTES ET LA THESE DE L'ANIMAL MACHINE

« A comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les parties qui sont dans le corps de chaque animal ceux qui savent l'importance de l'industrie des hommes considéreront ce corps comme une machine qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée et a en soi des mouvements plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par des hommes. »

*Discours de la Méthode*, Ve partie, Pléiade, p. 164.

« Tous les mouvements que nous faisons sans que notre volonté y contribue (comme il arrive souvent que nous respirons, que nous marchons, que nous mangeons, et enfin que nous faisons toutes les actions qui nous sont communes avec les bêtes) ne dépendent que de la conformation de nos membres et du cours que les esprits excités par la chaleur du cœur, suivent naturellement dans le cerveau, dans les nerfs et dans les muscles, en même façon que le mouvement d'une montre est produit par la seule force de son ressort et la figure de ses roues »

*Les Passions de l'Âme*, article 16

« Toutes les fonctions que j'ai attribuées à cette machine, comme la digestion des viandes, le battement du cœur et des artères, la nourriture et la croissance des membres, la respiration, la veille et le sommeil ; la réception de la lumière, des sons, des odeurs, des goûts, de la chaleur et de telles autres qualités, dans les organes des sens extérieurs ; l'impression de leurs idées dans l'organe du sens commun et de l'imagination, la rétention ou l'empreinte de ces idées dans la mémoire, les mouvements intérieurs des appétits et des passions [...] suivent toutes naturellement en cette machine, de la seule disposition de ses organes, ni plus ni moins que font les mouvements d'une horloge, ou autre automate, de celle de ses contrepoids et de ses roues ; en sorte qu'il ne faut point à leur occasion concevoir en elle aucune autre âme végétative, ni sensitive, ni aucun autre principe de mouvement et de vie, que son sang et ses esprits, agités par la chaleur du feu qui brûle continuellement dans son cœur, et qui n'est point d'autre nature que tous les feux qui sont dans les corps inanimés »

*Traité de l'Homme*, Pléiade, p. 873.

« Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas; car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement et par ressorts, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que notre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que, lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent en cela comme des horloges. Tout ce que font les mouches à miel est de même nature, et l'ordre que tiennent les grues en volant, et celui qu'observent les singes en se battant, s'il est vrai qu'ils en observent quelqu'un, et enfin l'instinct d'ensevelir leurs morts, n'est pas plus étrange que celui des chiens et des chats, qui grattent la terre pour ensevelir leurs excréments, bien qu'ils ne les ensevelissent presque jamais : ce qui montre qu'ils ne le font que par instinct, et sans y penser. On peut seulement dire que, bien que les bêtes ne fassent aucune action qui nous assure qu'elles pensent, toutefois, à cause que les organes de leurs corps ne sont pas fort différents des nôtres, on peut conjecturer qu'il y a quelque pensée jointe à ces organes, ainsi que nous expérimentons en nous, bien que la leur soit beaucoup moins parfaite. A quoi je n'ai rien à répondre, sinon que, si elles pensaient ainsi que nous, elles auraient une âme immortelle aussi bien que nous; ce qui n'est pas vraisemblable, à cause qu'il n'y a point de raison pour le croire de quelques animaux, sans le croire de tous, et qu'il y en a plusieurs trop imparfaits pour pouvoir croire cela d'eux, comme sont les huîtres, les éponges, etc. »

*Lettre au marquis de Newcastle*, 23 novembre 1646.

« De tous les arguments qui nous persuadent que les bêtes sont dénuées de pensée, le principal, à mon avis, est que bien que toutes les unes soient plus parfaites que les autres dans une même espèce, tout de même que chez les hommes, comme on peut voir chez les chevaux et chez les chiens, dont les uns apprennent beaucoup plus aisément que d'autres ce qu'on leur enseigne ; et bien que toutes nous signifient très facilement leurs impulsions naturelles, telles que la colère, la crainte, la faim, ou d'autres états semblables, par la voix ou par d'autres mouvements du corps, jamais cependant jusqu'à ce jour on n'a pu observer qu'aucun animal en soit venu à ce point de perfection d'user d'un véritable langage c'est-à-dire d'exprimer soit par la voix, soit par les gestes quelque chose qui puisse se rapporter à la seule pensée et non à l'impulsion naturelle. Ce langage est en effet le seul signe certain d'une pensée latente dans le corps ; tous les hommes en usent, même ceux qui sont stupides ou privés d'esprit, ceux auxquels manquent la langue et les organes de la voix, mais aucune bête ne peut en user ; c'est pourquoi il est permis de prendre le langage pour la vraie différence entre les hommes et les bêtes. »

*Lettre au Marquis de Newcastle*, 23 novembre 1646.

# Les représentations du monde L'homme et l'animal à l'Âge classique : une frontière perméable ?

## La querelle de « l'âme des bêtes »

CORPUS PHILOSOPHIE 2/7

### LES RÉACTIONS SUSCITÉES PAR LA THÈSE DE L'ANIMAL MACHINE

**MORUS** (Henry More) :

« De toutes vos opinions sur lesquelles je pense différemment que vous, je ne sens pas une plus grande révolte dans mon esprit [...] que sur le sentiment meurtrier et barbare que vous avancez dans votre Méthode, et par lequel vous arrachez la vie et le sentiment à tous les animaux [...] Ici les lumières pénétrantes de votre esprit, ne me causent pas tant d'admiration que d'épouvante : alarmé du destin des animaux, je considère moins en vous cette subtilité ingénieuse, que ce fer cruel et tranchant dont vous paraissez armé pour ôter comme d'un seul coup la vie et le sentiment à tout ce qui est presque animé dans la nature et pour les métamorphoser en marbres et machines. »

*Lettre du 11 décembre 1648*

**Jean MESLIER**, prêtre :

« Or comment s'imaginer et se persuader qu'un Dieu, qui serait infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage, aurait voulu jamais établir de si cruels et de si barbares sacrifices ? Car c'est cruauté et barbarie de tuer, d'assommer et d'égorger, comme on fait, des animaux, qui ne font point de mal. Car ils sont sensibles au mal et à la douleur aussi bien que nous, malgré ce qu'en disent vainement, faussement et ridiculement nos nouveaux Cartésiens qui les regardent comme de pures machines sans âmes, et qui pour cette raison et par un vain raisonnement, qu'ils font sur la nature de la pensée, dont ils prétendent que la matière n'est pas capable, les disent entièrement privés de tout sentiment de plaisir et de douleur. Ridicule opinion ! mauvaise maxime et détestable doctrine ! Puisqu'elle tend manifestement à étouffer dans le cœur des hommes tout sentiment de bonté, de douceur et d'humanité, qu'ils pourraient avoir pour ces pauvres animaux et qu'elle leur donne lieu et occasion de se faire un jeu et un plaisir de les tourmenter et de les tyranniser sans pitié, sous prétexte qu'ils n'auraient aucun sentiment du mal qu'ils leur feraient, non plus que des machines qu'ils jetteraient au feu et qu'ils briseraient en mille pièces, ce qui serait manifestement une cruauté détestable envers ces pauvres animaux, lesquels étant vivants et mortels comme nous, et étant faits comme nous de chair, de sang et d'os, et ayant comme nous tous les organes de la vie et du sentiment, savoir : des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des narines pour flairer et discerner les odeurs, une langue et un palais pour discerner le goût des viandes et de la nourriture qui leur convient, et des pieds pour marcher ; et voyant d'ailleurs comme nous voyons en eux toutes les marques et tous les effets des passions que nous sentons en nous mêmes, il faut indubitablement croire aussi qu'ils sont sensibles, aussi bien que nous, au bien et au mal, c'est à dire au plaisir et à la douleur ; ils sont nos domestiques et nos fidèles compagnons de vie et de travail, et par ainsi il faut les traiter avec douceur. Bénites soient les Nations qui les traitent bénévolement et favorablement et qui compatissent à leur misère et à leur douleur. Mais maudites soient les nations qui les traitent cruellement, qui les tyrannisent, qui aiment à répandre leur sang et qui sont ardentes à manger leur chair. »

*Le testament de Jean Meslier, 1729*

**VOLTAIRE**

« Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, etc. ? Quoi ! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre : cet oiseau fait tout de la même façon. Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant tes leçons ? Le serin à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ? Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance. Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses. Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines méprisables. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature. Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'âme des bêtes. Je n'entends pas cette question... »

*Dictionnaire philosophique, article « Bêtes »*

# Les représentations du monde L'homme et l'animal à l'Âge classique : une frontière perméable ?

## La querelle de « l'âme des bêtes »

CORPUS PHILOSOPHIE 3/7

### UNE HYPOTHÈSE MÉTHODOLOGIQUE PLUTÔT QU'UN DOGME MÉTAPHYSIQUE

#### DESCARTES :

« Je suppose que le corps n'est autre chose qu'une statue ou machine de terre, que Dieu forme tout exprès pour la rendre la plus semblable à nous qu'il est possible : en sorte que, non seulement, il lui donne au-dehors la couleur et la figure de tous nos membres, mais aussi qu'il met au-dedans toutes les pièces qui sont requises pour faire qu'elle marche, qu'elle mange, qu'elle respire, et enfin qu'elle imite toutes celles de nos fonctions qui peuvent être imaginées procéder de la matière, et ne dépendre que de la disposition des organes. Nous voyons des horloges, des fontaines artificielles, des moulins, et autres semblables machines, qui n'étant faites que par des hommes, ne laissent pas d'avoir la force de se mouvoir d'elles-mêmes en plusieurs diverses façons ; et il me semble que je ne saurais imaginer tant de sortes de mouvements en celle-ci, que je suppose être faite des mains de Dieu, ni lui attribuer tant d'artifice, que vous n'avez sujet de penser, qu'il y en peut avoir encore davantage. »

*L'Homme, AT XI, 119-120*

« Quoique je regarde comme une chose démontrée qu'on ne saurait prouver qu'il y ait des pensées dans les bêtes, je ne crois pas qu'on puisse démontrer que le contraire ne soit pas, parce que l'esprit humain ne peut pénétrer dans leur cœur pour savoir ce qui s'y passe. Mais en examinant ce qu'il y a de plus probable là-dessus, je ne vois aucune raison qui prouve que les bêtes pensent, si ce n'est qu'ayant des yeux, des oreilles, une langue, et les autres organes des sens tels que nous, il est vraisemblable qu'elles ont du sentiment comme nous, et que comme la pensée est enfermée dans le sentiment que nous avons, il faut attribuer au leur une pareille pensée. Or, comme cette raison est à la portée de tout le monde, elle a prévenu tous les esprits dès l'enfance. Mais il y en a d'autres plus fortes, et en plus grand nombre, pour le sentiment contraire, qui ne se présentent pas si facilement à l'esprit de tout le monde. »

*Lettre à Morus du 05 février 1649 (Extrait).*

#### Francis WOLFF :

« Descartes aussi sait bien que les hommes diffèrent entre eux, qu'ils sont plus ou moins conformes à ce qu'ils devraient être, selon qu'ils sont soumis à leurs passions ou qu'ils en sont libérés.

Mais cela ne le conduit nullement à une vision *hiérarchique* des êtres humains ou des peuples.

Il y a deux raisons à cela. D'une part, son essentialisme s'enracine dans une expérience à la première personne (« je pense », « je suis une substance pensante ») qui est accessible également à tous les hommes. D'autre part, il n'y a pour lui aucune hiérarchie naturelle entre les hommes. En effet, « la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes ». Les succès inégaux dans l'ordre de la connaissance auxquels ils parviennent les uns et les autres ne tiennent donc pas à une inégalité intellectuelle naturelle (la possession plus ou moins achevée du *logos* théorique, comme chez Aristote), mais seulement à leur manière d'utiliser leur raison avec plus ou moins de méthode. Elle provient « de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien » (*Discours de la méthode*, I). C'est cet égalitarisme de principe qui fonde une *méthode scientifique* accessible à tous et permettant à chacun de « bien conduire sa raison » en vue de la vérité dans les sciences. Il en va de même en morale. Les différences entre les hommes viennent du fait que leur raison maîtrise plus ou moins leurs passions ; mais, là encore, c'est une question de méthode, laquelle est également accessible à tous, puisqu'« il n'y a point d'âme si faible qu'elle ne puisse, étant bien conduite, acquérir un pouvoir absolu sur ses passions » (*Les passions de l'âme*, article 50).

Il y a bien pourtant une sorte de hiérarchie entre tous les êtres du monde : Dieu, l'homme, le reste du monde créé. Mais elle ne peut servir à fonder, comme chez Aristote, une inégalité entre les hommes. »

*Notre humanité*, chapitre 8.

# Les représentations du monde L'homme et l'animal à l'Âge classique : une frontière perméable ?

## La querelle de « l'âme des bêtes »

CORPUS PHILOSOPHIE 4/7

### UNE EXTENSION DE LA PHYSIQUE MATHÉMATIQUE À LA BIOLOGIE

#### GALILÉE :

« La philosophie est écrite dans ce livre gigantesque qui est continuellement ouvert à nos yeux (je parle de l'Univers), mais on ne peut le comprendre si d'abord on n'apprend pas à comprendre la langue et à connaître les caractères dans lesquels il est écrit. Il est écrit en langage mathématique, et les caractères sont des triangles, des cercles, et d'autres figures géométriques, sans lesquelles il est impossible d'y comprendre un mot. Dépourvu de ces moyens, on erre vainement dans un labyrinthe obscur. »

*L'essayeur*, 1623.

#### DESCARTES :

« Pour mieux discerner quelle est la véritable idée que nous avons du corps, nous prenons pour exemple une pierre et en ôtons tout ce que nous saurons ne point appartenir à la nature du corps. Ôtons-en donc premièrement la dureté, parce que, si on réduisait cette pierre en poudre, elle n'aurait plus de dureté et ne laisserait pas pour cela d'être un corps ; ôtons-en, le froid, la chaleur, et toutes les autres qualités de ce genre, parce que nous en pensons point qu'elles soient dans la pierre, ou bien que cette pierre change de nature parce qu'elle nous semble tantôt chaude tantôt froide. Après avoir ainsi examiné cette pierre, nous trouverons que la véritable idée que nous en avons consiste en cela seul que nous apercevons distinctement qu'elle est une substance étendue en longueur, largeur et profondeur. »

*Principes de la philosophie*, seconde partie, § 10

« Rien ne tombe plus facilement sous le sens que la figure : on la touche et on la voit [...] La notion de figure est si commune et si simple qu'elle est impliquée dans toute représentation sensible. Supposez par exemple que la couleur soit tout ce qu'il vous plaira : vous ne nierez point cependant qu'elle soit étendue, ni par conséquent qu'elle soit figurée. Quel inconvénient y aurait-il dès lors, si, dans le souci de n'admettre inutilement et de ne forger témérairement aucune nouvelle espèce d'être, nous faisons, sans rien nier de ce qu'ont pu penser les autres de la couleur, abstraction de tout en elle, sauf de ce qui possède la nature d'une figure [...] Et l'on peut en dire autant de tout le reste, puisqu'il est sûr que la diversité infinie des figures suffit à exprimer toutes les différences des choses sensibles. »

*Règles pour la direction de l'esprit*, XII

« Il n'y a donc qu'une même matière en tout l'univers, et nous la connaissons par cela seul qu'elle est étendue ; pour ce que toutes les propriétés que nous apercevons distinctement en elle, se rapportent à ce qu'elle peut être divisée et mue selon ses parties, et qu'elle peut recevoir toutes les dispositions que nous remarquons pouvoir arriver par le mouvement de ses parties. Car, encore que nous puissions feindre, de la pensée, des divisions en cette matière, néanmoins il est constant que notre pensée n'a pas le pouvoir d'y rien changer, et que toute la diversité des formes qui s'y rencontrent dépend du mouvement local. Ce que les philosophes ont sans doute remarqué, d'autant qu'ils ont dit, en beaucoup d'endroits, que la nature est le principe du mouvement et du repos, et qu'ils entendaient, par la nature, ce qui fait que les corps se disposent ainsi que nous voyons par expérience. »

*Principes de la philosophie*, Seconde partie § 23

« Sachez donc, premièrement, que par la Nature je n'entends point ici quelque Déesse, ou quelque autre sorte de puissance imaginaire ; mais que je me sers de ce mot pour signifier la Matière même, en tant que je la considère avec toutes les qualités que je lui ai attribuées, comprises toutes ensemble et sous cette condition que Dieu continue ainsi de la conserver, il suit, de nécessité, qu'il doit y avoir plusieurs changements en ses parties, lesquels ne pouvant, ce me semble, être proprement attribués à l'action de Dieu, parce qu'elle ne change point, je les attribue à la Nature ; et les règles suivant lesquelles se font ces changements, je les nomme les Lois de la nature »

*Traité du monde*.

# Les représentations du monde L'homme et l'animal à l'Âge classique : une frontière perméable ?

## La querelle de « l'âme des bêtes »

CORPUS PHILOSOPHIE 5/7

### POROSITÉ DES FRONTIÈRES HOMME / ANIMAL

#### LA METTRIE :

« L'opium a trop de rapport avec le sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remède enivre, ainsi que le vin, le café, etc., chacun à sa manière, et suivant sa dose. Il rend l'homme heureux dans un état qui semblerait devoir être le tombeau du sentiment, comme il est l'image de la mort. Quelle douce léthargie !

L'âme n'en voudrait jamais sortir. Elle était en proie aux plus grandes douleurs; elle ne sent plus que le seul plaisir de ne plus souffrir et de jouir de la plus charmante tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté; il force l'âme, qui voulait veiller et se divertir, d'aller se mettre au lit malgré elle. Je passe sous silence l'histoire des poisons.

C'est en fouettant l'imagination que le café, cet antidote du vin, dissipe nos maux de tête et nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette liqueur, pour le lendemain.

Contemplons l'âme dans ses autres besoins.

Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts: vivante image du mouvement perpétuel. Les aliments entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux l'âme languit, entre en fureur et meurt abattue. C'est une bougie dont la lumière se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tuyaux des sucres vigoureux, des liqueurs fortes : alors l'âme, généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, et le soldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang que l'eau froide eût calmé. [...]

Concluons donc hardiment que l'homme est une machine, et qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une seule substance diversement modifiée. »

*L'homme-machine, 1747*

#### LUCRÈCE :

« Au reste l'esprit souffre avec le corps et en partage les sensations, tu le sais. La pointe d'une flèche pénètre-t-elle en nous sans détruire tout à fait la vie, mais en déchirant les os et les nerfs ? Une défaillance se produit, nous nous affaïssons doucement à terre ; là un trouble s'empare de l'esprit ; nous avons par instants une vague velléité de nous relever. Donc, que de substance corporelle soit formé notre esprit, il le faut, puisque les atteintes corporelles d'une flèche le font souffrir.

Mais cet esprit, quels en sont les éléments ? Comment est-il constitué ?

C'est ce que je vais maintenant t'exposer. Je dis tout d'abord qu'il est d'une extrême subtilité et composé de corps très déliés. Si tu veux t'en convaincre, réfléchis à ceci : que rien évidemment ne s'accomplit aussi rapidement qu'un dessein de l'esprit et un début d'action. L'esprit est donc plus prompt à se mouvoir qu'aucun des corps placés sous nos yeux et accessibles à nos sens. Or, une si grande mobilité nécessite des atomes à la fois très ronds et très menus, qui puissent rendre les corps sensibles à l'impulsion du moindre choc. Car l'eau ne s'agite et s'écoule sous le plus léger choc que parce que ses atomes sont petits et roulent facilement. Le miel au contraire est de nature plus épaisse, c'est une liqueur plus paresseuse, d'écoulement plus lent, du fait que la cohésion est plus grande dans la masse d'une matière formée d'atomes moins lisses, moins déliés et moins ronds. La graine du pavot, un souffle léger qui passe suffit pour la dissiper et la répandre en quantité : au lieu que sur un tas de pierres ou un faisceau d'épis, il ne peut rien. C'est donc que les corps les plus petits et les plus lisses sont ceux aussi qui sont doués de la plus grande mobilité. Au contraire, les plus lourds, les plus rugueux, demeurent les plus stables. Ainsi donc, puisque l'esprit se révèle d'une singulière mobilité, il faut qu'il se compose d'atomes tout petits, lisses et ronds : vérité dont tu trouveras en bien des cas, mon cher Memmius, la possession utile et opportune.

Autre preuve encore, qui fait voir de quel tissu léger est cette substance : le peu d'espace qu'elle occuperait si l'on pouvait la condenser ; quand le sommeil de la mort s'est emparé de l'homme et lui a apporté le repos, quand l'esprit et l'âme se sont retirés de lui, aucune perte ne se constate dans tout son corps, ni dans sa forme extérieure, ni dans son poids : la mort laisse tout en place, sauf la sensibilité et cela prouve que des éléments minuscules composent l'âme entière, partout répandue en nous, étroitement liée à nos veines, à notre chair, à nos nerfs ; sinon l'on ne verrait point, après que l'âme a fait sa retraite complète, le corps garder les contours de ses membres et ne pas perdre un grain de son poids. C'est ainsi que se comportent un vin dont le bouquet s'est évaporé, un parfum dont la douce haleine s'est dissipée dans les airs, un mets dont la saveur s'est perdue ; à nos yeux, l'objet n'est privé de rien dans sa forme, de rien dans son poids, et précisément parce que saveur et odeur naissent d'un grand nombre de germes minuscules épars dans toute la substance des corps. C'est pourquoi, je le répète, l'esprit et l'âme ne peuvent être composés que d'atomes aussi petits que possible, puisque leur fuite n'enlève rien au poids du corps humain. »

*De la Nature, Livre III.1er siècle av. J.C.*

« Devant le temple des dieux magnifiquement orné, au pied des autels où brûle l'encens, souvent un veau tombe immolé, exhalant de sa poitrine un fleuve chaud de sang. Cependant sa mère désolée, parcourant les vertes prairies, cherche à reconnaître sur le sol l'empreinte de ses sabots fourchus, fouillant des yeux tous les endroits, dans l'espoir d'y revoir peut-être le petit qu'elle a perdu : immobile, à l'orée du bois feuillu, elle l'emplit de ses plaintes, et sans cesse revient voir à l'étable, le cœur percé du regret de son fils. Ni les tendres pousses des saules, ni les herbes vivifiées par la rosée, ni ces vastes fleuves coulant à pleins bords ne peuvent divertir son esprit, et détourner le souci qui l'occupe ; et la vue des autres veaux, dans les gras pâturages, ne saurait la distraire et l'alléger de sa peine. »

*De la Nature, Livre II, 355.1er siècle av. J.C.*

**Les représentations du monde**  
**L'homme et l'animal à l'Âge classique : une frontière perméable ?**

**La querelle de « l'âme des bêtes »**

CORPUS PHILOSOPHIE 6/7

**L'UTILITARISME, ENTRE REVOLUTION ET SCANDALE**

**John Stuart MILL**, 1871 :

« La doctrine qui donne comme fondement à la morale l'utilité ou le principe du plus grand bonheur, affirme que les actions sont bonnes (right) ou sont mauvaises (wrong) dans la mesure où elles tendent à accroître le bonheur, ou à produire le contraire du bonheur. Par bonheur on entend le plaisir et l'absence de douleur; par malheur, (unhappiness), la douleur et la privation de plaisir... le plaisir et l'absence de douleur sont les seules choses désirables comme fins, et que toutes les choses désirables... sont désirables, soit pour le plaisir qu'elles donnent elles-mêmes, soit comme des moyens de procurer le plaisir et d'éviter la douleur... »

*L'utilitarisme*

**Jeremy BENTHAM**, 1789 :

« Le jour viendra peut-être où le reste de la création animale acquerra ses droits qui n'auraient jamais pu être refusés à ses membres autrement que par la main de la tyrannie. Les français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours aux caprices d'un bourreau. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau ou la façon dont se termine le sacrum sont des raisons également insuffisantes pour abandonner un être sensible à ce même sort et quel autre critère devrait marquer la ligne infranchissable : est-ce la faculté de raisonner ou peut-être celle de discourir ? Mais un cheval ou un chien adultes sont des animaux incomparablement plus rationnels et aussi plus causants qu'un enfant d'un jour ou d'une semaine ou même d'un mois. Mais s'ils ne l'étaient pas, qu'est-ce que cela changerait ? La question n'est pas peuvent-ils raisonner ni peuvent-ils parler, mais peuvent-ils souffrir ? »

*Introduction aux principes de la morale et de la législation*

**SINGER Peter**, 1975 :

« En général, s'il nous faut choisir entre la vie d'un être humain et celle d'un autre être animal, il nous faut choisir celle de l'être humain. Mais il peut y avoir des cas particuliers où l'inverse sera vrai quand l'être humain en question ne possède pas les capacités d'un être humain normal. Tuer un chimpanzé est pire que tuer un être humain qui du fait d'un handicap mental congénital n'est pas et ne sera jamais une personne. »

*La libération animale*

# Les représentations du monde L'homme et l'animal à l'Âge classique : une frontière perméable ?

## La querelle de « l'âme des bêtes »

CORPUS PHILOSOPHIE 7/7

### SCHIZOPHRÉNIE ?

**Jean-Claude GUILLEBAUD :**

« Paradoxalement, en effet, la science contemporaine, qui se déclare troublée par la « proximité » qu'elle découvre entre l'homme et l'animal, justifie et suscite dans le même temps des formes nouvelles de cruauté qui scandaliseraient nos grands-parents. Plus sensibles qu'hier à la souffrance animale, nous sommes objectivement plus cruels envers ces mêmes animaux. Là gît un étrange paradoxe. Peut-être est-il, confusément, à l'origine des délires qu'on vient d'énumérer ?

Une cruauté nouvelle ? C'est peu de le dire. Jamais dans l'Histoire on n'avait, comme aujourd'hui, tyrannisé l'animal à des fins productivistes. Des poules élevées en batteries aux ultraviolets, aux veaux délibérément paralysés afin qu'ils grossissent mieux ; de l'arrachage systématique des ongles et des becs des volailles, aux transports inhumains des bestiaux, il existe un nouveau martyrologue des animaux que les médias mettent périodiquement en évidence. Un martyrologue dénoncé depuis fort longtemps, et sans beaucoup de résultats. Au début de l'année 2001, l'épizootie de fièvre aphteuse, partie de Grande-Bretagne, a déclenché, en Europe, une telle panique que les mesures prises furent d'une brutalité inimaginable : abattage systématique de troupeaux entiers, bûchers dressés dans les campagnes pour brûler des milliers de carcasses, amoncellements de corps que maniaient des pelleteuses, etc. Les télévisions du Vieux Continent ont ainsi diffusé pendant plusieurs semaines les images de cet énorme holocauste animalier, principalement justifié par des considérations financières. L'abattage était moins onéreux, à moyen terme, que la vaccination systématique, qui pénalise l'exportation. Quelques voix – trop peu nombreuses – dénoncèrent le cynisme avec lequel avait été planifiée cette extermination précipitée. On était bien dans le martyrologue animal, et dans le malaise.

Ce n'est pas tout. Les progrès de la génétique appliqués à l'élevage industriel aboutissent, dans certains cas, à un surcroît d'instrumentalisation qui confine à l'horreur pure et simple. Peter Kemp raconte avoir participé à un séminaire de deux jours sur les biotechnologies, organisé au printemps 1986 au Centre universitaire international de Dubrovnik. Il y a appris que la technologie génétique permettait de produire des poulets sans plumes et des vaches sans panse (pour accélérer le processus de digestion). On lui expliqua qu'on pratiquait en Suisse des expériences visant à produire des cochons sans yeux qui seraient ainsi plus occupés à manger que des cochons normaux et grossiraient plus vite.

On pourrait épiloguer aussi sur l'utilisation pharmacologique des tissus animaux ; sur les pratiques « transgéniques » qui, en créant de nouvelles espèces, font de l'animal un simple « moyen » biologique au service de l'homme ; sur l'enrôlement massif de la vie animale par les entreprises biotechnologiques qui considèrent dorénavant les créatures vivantes comme de simples « pharmacies sur pattes ». Cette industrialisation absolue de l'élevage transforme les animaux en simples machines à produire ou à synthétiser des protéines, de l'albumine, du plasma, etc. C'est-à-dire que la science moderne, tout en nous enseignant notre proximité génétique avec l'animal, ravale celui-ci au statut d'animal-machine, revenant du même coup à Descartes. Il y a là une immense contradiction, pour ne pas dire une hypocrisie. Elle est dérangeante. »

*Le principe humanité, Première partie, l'humanité assiégée.*

**Elisabeth DE FONTENAY :**

« On refuse de voir que la cruauté envers les bêtes est la chose du monde la mieux partagée et la plus déniée : violence banale, quotidienne, légale, celle des atrocités non passibles de sanctions. Car, aujourd'hui, ce n'est plus seulement la mort qui constitue pour l'animal la plus atroce atteinte, mais l'emmurement de son pauvre corps, de sa pauvre vie, dans l'abstraction terrifiante de l'animalerie et de la salle d'expérimentation, ou dans l'espace concentrationnaire de l'élevage en batterie. L'amnésie constitutive de la réalité qui est celle de nos pratiques ordinaires et la cruauté quotidienne dont il s'agit dès lors portent un nom tout simple : l'indifférence. Nous ne sommes pas sanguinaires et sadiques, nous sommes indifférents, passifs, blasés, détachés, insouciant, blindés, vaguement complices, pleins de bonne conscience humaniste et rendus tels par la collusion implacable de la culture monothéiste, de la technoscience et des impératifs économiques.

Encore une fois, le fait de ne pas savoir ce que d'autres font pour nous, de ne pas être informés, loin de constituer une excuse, représente une circonstance aggravante pour les êtres doués de conscience, de remémoration, d'imagination et de responsabilité qu'à juste titre nous prétendons être. »

*Sans offenser le genre humain. Réflexions sur la cause animale,  
« L'ordinaire de la barbarie ».*